

le mois

Abou Jahjah, un bavard doué

Pierre Coopman

La polémique autour du Belgo-Libanais Dyab Abou Jahjah s'étant aujourd'hui passablement apaisée, peut-on considérer que tout a été dit sur le dirigeant de la Ligue arabe européenne? Si l'extrémisme d'Abou Jahjah est loin d'être inoffensif sur le terrain politique belge, ceux que l'homme a pu effrayer en Belgique ne sont probablement pas assez informés de l'incroyable trivialité des propos du protagoniste lorsqu'on les replace dans le contexte de ses origines libanaises. Le trouble d'Anvers est un talentueux manipulateur des opinions qui font « sens commun » au Proche-Orient.

GRAND INTELLECTUEL LIBANAIS OU JEUNE HOMME ASSEZ TALENTUEUX?

Malgré les dangers bien réels du phénomène Abou Jahjah, une meilleure conscience dans le chef des médias et des hommes politiques du caractère assez courant du personnage aurait-elle entraîné des réactions différentes de leur part (qui se traduisirent par un intérêt excessif chez les premiers

et une condamnation outrée chez les seconds)? On rétorquera, par analogie, que ceci revient à tenir un raisonnement style: « Afin de combattre l'extrême droite, banalisons-la »... Mais cette analogie permet-elle une réfutation efficace dans ce cas-ci? Une récente autobiographie publiée en néerlandais¹ apporte de l'eau au moulin de cette hypothèse: aujourd'hui Abou Jahjah fascine

¹ Dyab Abou Jahjah, *Tussen twee werelden. De roots van een vrijheidsstrijd*, publié par Meulenhoff/Manteau.

bien au-delà d'un cercle restreint des militants maoïstes du P.T.B.-P.V.D.A. et fascine même jusqu'à ses meilleurs ennemis, dans la mesure où ceux-ci ne sont pas suffisamment au fait de son incroyable trivialité. Mieux informés, ils concèderaient peut-être qu'une banalisation du jeune héros libanais serait une stratégie payante. Parmi une frange non négligeable de la gauche proarabe flamande et hollandaise, Abou Jahjah est déjà assimilé et, pire encore, reconnu comme un homme politique multiculturel aux idées originales potentiellement novatrices. Le fait qu'une maison d'édition ayant pignon sur rue comme Meulenhoff/Manteau publie les « mémoires » de cet homme de trente-trois ans en est pour ainsi dire la preuve. Il existe un marché de lecteurs néerlandophones de gauche, ou de lecteurs flamands simplement curieux, pour s'abreuer des sophismes d'Abou Jahjah. Cela n'aurait-il pas été évitable si, dès le départ, les médias et les hommes politiques n'avaient pas cédé au syndrome de la crainte mêlée de fascination vis-à-vis de cet apparent « génie politique oriental » ? En outre, malgré son extrémisme, Abou Jahjah se paie le luxe de la reconnaissance intellectuelle lorsqu'il s'adresse à différentes tribunes universitaires, comme en décembre dernier à la

Chaire Hoover, où il était invité en tant que doctorant de l'U.C.L. à intervenir dans un débat sur le voile islamique.

Tussen twee werelden. De roots van een vrijheidsstrijd est un ouvrage qui regorge d'exemples prouvant qu'Abou Jahjah tient moins de l'intellectuel profond et innovateur que du simple trublion fort talentueux pour transplanter en Belgique la parfaite vulgate de certains de ses compatriotes levantins. À travers le cas d'Abou Jahjah, c'est tout le débat sur la définition de l'« intellectuel » qui pourrait être lancé. La lecture de la prose du « Libanais le plus célèbre du Royaume » laisse en effet souvent l'impression que l'intéressé témoigne d'énormes capacités de « sophistication intellectuelle », mais s'avère bien plus faible pour échapper aux pièges de l'analyse univoque.

Il était sans doute irrémédiable qu'Abou Jahjah et ses patrouilles de surveillance de la police d'Anvers défrayent la chronique et deviennent célèbres. Il était même souhaitable que cette affaire fasse du bruit et que nos hommes politiques haussent le ton pour défendre l'État de droit. Mais l'apparente reconnaissance d'Abou Jahjah, son inscription

définitive au rang des célébrités nationales, n'étaient-elles point évitables avec un peu plus de clairvoyance quant à la nature réelle du protagoniste ?

DÉMYTHIFIER ABOU JAHJAH

Le bref ouvrage du journaliste d'origine libanaise Maroun Labaki a déjà en partie démythifié Abou Jahjah. Le collaborateur du journal *Le Soir* explique que « le monde politique n'a pas été clairvoyant face à l'étrange Libanais qui ne ressemblait à rien de connu¹... ». Néanmoins, Maroun Labaki ne s'aventure pas à décrire la « philosophie » d'Abou Jahjah comme une simple transplantation en Belgique de clichés véhiculés par une large frange de l'opinion publique du pays des cèdres. Il est pourtant permis d'affirmer que les schémas de pensée d'Abou Jahjah sont « archiconnus » de quiconque s'étant un tant soit peu intéressé à la sociologie du monde arabe... L'« inconnu » — et la source d'inquiétudes justifiées — lorsque l'« étrange personnage » fait irruption à Anvers fin 2002, réside plutôt dans la manière dont il instrumentalise sur la scène politique belge (et surtout dans les débats concernant l'immigration

¹ *Abou Jahjah, l'erreux*, Maroun Labaki, éditions Luc Pire, 2003.

et la société multiculturelle) une forme d'idéologie assez courante dans son pays d'origine.

Durant les années nonante, j'ai rencontré diverses tendances de la société libanaise ainsi que des associations représentant les réfugiés palestiniens. Ce fut l'occasion de constater l'extrême politisation des habitants, de l'intellectuel à (en exagérant à peine) la ménagère, en passant par le chauffeur de taxi, parfois pour le meilleur, souvent pour le pire... Il faut bien sûr relativiser cette assertion, car beaucoup de Libanais se désintéressent aujourd'hui totalement de la politique, surtout dans le contexte de marasme économique et de désenchantement qui caractérise le Liban post-conflit (la guerre civile dura de 1975 à 1991). Cependant, après dix-sept ans de violences qui ont placé les habitants au cœur de la tourmente proche-orientale, l'on peut croiser presque chaque jour un « jeune quidam » ou un « vieux sage » prétendant révéler une théorie géostratégique nouvelle... Ces exégètes levantins ne viennent heureusement pas tous pratiquer leur talent (s'ils en ont un) à Anvers.

DU « BON JUIF », SELON ABOU JAHJAH

C'est donc avec une certaine perplexité que j'ai vu apparaître Dyab Abou Jahjah sur les écrans de télévision, essentiellement flamands, pour l'entendre argumenter suivant un registre maintes fois entendu à Beyrouth. En Belgique et aux Pays-Bas, Abou Jahjah a cependant atteint une renommée dont il ne pourrait même pas rêver dans son pays d'origine. Son astuce consiste à présenter comme originaux des raisonnements puisés dans le « prêt-à-penser » d'une certaine opinion publique libanaise (de gauche, nationaliste arabe, nostalgique de Nasser et récemment attirée par un discours islamisant). Sa maîtrise de la langue de Vondel est un outil essentiel. Rien d'étonnant d'ailleurs pour un jeune homme formé dans le système d'enseignement privé du Liban, où l'on prépare des bataillons de polyglottes.

Son don de la formule impeccable en néerlandais, Abou Jahjah l'exerce également aux Pays-Bas, au cours de conférences universitaires, d'interviews dans la presse, de passages à la télévision. L'homme aime se présenter comme un jeune intellectuel, et sait comment surfer sur le bon vieux phénomène de la « fascina-

tion de l'Orient ». Le dimanche 2 mars 2003, Abou Jahjah passe sur le plateau de *Buitenhof*, l'émission des grands débats de société à la télévision hollandaise, et il y affirme sans détours qu'« Israël est un État colonial raciste qui n'aura jamais de légitimité ». Les digues ont failli se briser au royaume de Beatrix, alors qu'il ne s'agit là que d'une très vieille antienne des nationalistes arabes! Abou Jahjah ne l'a pas inventée mais plus que probablement entendue à satiété durant son adolescence libanaise. Il précisera ses propos lors d'une interview avec *Soemoed*, la revue publiée par la section hollandaise du Comité Palestine². Le journaliste évoque la Shoah. La réponse se résume à: « Je vous le dis sincèrement, cette question ne m'intéresse pas. » Le journaliste réplique qu'avec ce genre de considérations, il ne risque pas de gagner la sympathie des Juifs antisionistes pour son combat. La réaction est une perle prouvant un talent certain d'Abou Jahjah pour la sophistique: « Il faut alors se demander si ce sont de vrais antisionistes. Je vous le dis d'emblée: un mauvais ami est pire qu'un bon ennemi. Je préfère encore que ces gens restent à l'écart de notre combat. L'État d'Israël ne doit pas disparaître parce que c'est un État juif, mais parce qu'il s'agit d'un État colonial juif sur une terre non juive. » En termes

² « Een gesprek met A.E.L.-leider Dyab Abou Jahjah », Wim De Neuter, in *Soemoed*, n° 2, mars-avril 2003.

moins alambiqués, cela veut dire : un bon Juif est un Juif qui admet que je m'en fiche de la Shoah et qui me rejoint sans broncher dans mon combat pour l'annihilation d'Israël.

À noter que, dans la même interview, Abou Jahjah explique ce qu'il mettrait « à la place » d'Israël. Au-delà d'un État binational, il prône un État démocratique pluricommunautaire ou laïques, musulmans, chrétiens et Juifs pourraient tous vivre selon leurs propres lois. Cette singulière composition (une sorte de pot-pourri de la notion d'État) est particulièrement originale pour le ressortissant d'un pays où le communautarisme fut porté à sa quintessence guerrière. En outre, quoiqu'il proclame l'« égalitarisme » dans son projet de « Super-État », Abou Jahjah, ne devrait pas ignorer que l'*assabiya*³ provoque, selon l'analyse proposée par l'historien maghrébin Ibn Khaldoun depuis le XIV^e siècle⁴, une évolution vers le joug d'une communauté sur les autres. Ayons la pudeur de supposer que ce n'est pas l'ascendant de la communauté juive qu'Abou Jahjah préférerait au terme de cette évolution.

DE LA «NÉODIALECTIQUE», SELON ABOU JAHJAH

Le nouveau livre d'Abou Jahjah, autobiographique dans sa première partie, comprend également une sorte de manifeste de la Ligue arabe européenne. Abou Jahjah y avance des analyses souvent semblables à celles de milliers de ses compatriotes libanais. À Beyrouth, au Café du Commerce, on ne lésine pas en verbiage politique accumulant clichés, spéculations et théories fantasques. Il ne s'agit pas ici de stigmatiser ou de mépriser les Libanais, étant entendu que des Cafés du Commerce existent dans tous les pays du monde. Il ne s'agit pas non plus de nier la diversité d'opinions qui existe bel et bien au sein de la société libanaise, mais de formuler l'hypothèse que Dyab Abou Jahjah ne fait rien d'autre qu'utiliser le bagage de son éducation (ses parents enseignent à l'Université) pour sophistiquer ce qui relève d'une certaine vulgate proche-orientale. Abou Jahjah excelle lorsqu'il s'agit d'ajouter une dose de complication intellectuelle à ses pensées. Il prétend d'ailleurs « philosopher » depuis qu'il a dix-sept ans : « L'année 1988 fut très importante dans ma vie. Mon ami Mohammed Nasser

était parti étudier aux États-Unis et il me manquait beaucoup. [...] Je n'avais plus personne pour discuter de philosophie politique, d'idéologie, et avec qui je puisse "cristalliser" mes idées [...] Je me mis à lire beaucoup. Je ne cherchais pas à savoir ce que je devais faire. Je cherchais à trouver des réponses au pourquoi et au comment il fallait que je fasse ce que je devais faire. Je n'avais plus besoin qu'on vienne me dire que la démocratie et la liberté sont de bonnes choses, mais j'avais besoin de comprendre pourquoi elles sont bonnes en termes absolus. Mes convictions : la liberté, l'unité... pourquoi étaient-elles bonnes? »

Dès la fin de la première partie consacrée à sa jeunesse libanaise, l'auteur affiche sa source principale : l'idéologue nationaliste arabe (d'origine égyptienne) Ismat Seïf Al Dawla, dont il fait d'ailleurs traduire un résumé des travaux (*Theory of Arab Revolution*) en annexe. Il est plus savoureux de laisser Abou Jahjah expliquer lui-même son admiration pour Ismat Seïf Al Dawla : « Il analyse le libéralisme, le marxisme et d'autres courants philosophiques pour déceler leurs inadéquations avec la réalité humaine et proposer des alternatives, une véritable "dialectique humaine", qui corrige les méthodes dialectiques de Hegel et de Marx. La

³ *Assabiya* est un terme arabe désignant l'esprit de clan, la préservation de l'honneur de la communauté.

⁴ Yves Lacoste, *Ibn Khaldoun*, La Découverte, 1998 (réédition).

“dialectique humaine” place la dialectique dans l’humain et non dans des entités transcendantes comme les idées (Hegel) ou la matière (Marx). [...] En plus, cette théorie est en parfait accord avec les bases de la philosophie islamique, même si ce n’est pas intentionnel de la part de Seïf Al Dawla [...] Grâce à ses livres, j’ai pu débroussailler mes idées sur l’histoire des partis politiques arabes. Je réfléchissais déjà au sens de la stratégie du parti Baas en vue d’atteindre l’unité arabe. J’avais tendance à critiquer le rapport entre le parti et l’État en Syrie et en Irak. Était-ce le parti qui gouvernait l’État ou l’État qui gouvernait le parti? J’avais souvent l’impression que l’État paralysait le parti. Le Baas devait idéalement être le moteur de l’idéologie de l’État et ne pas se laisser phagocyter par l’État. La finalité du Baas ne pouvait pas être ralentie par un État résultant d’une construction coloniale. [...] Grâce à Seïf Al Dawla, je compris que l’unité arabe ne pouvait pas réussir avec des stratégies nationales, comme cela se faisait en Syrie et en Irak. »

Dyab Abou Jahjah est donc un panarabiste de haut vol. À la démarche intellectuelle qui consisterait à également se pencher sur les auteurs qui ont formulé l’hypothèse de l’échec du nationalisme arabe, Dyab Abou Jahjah oppose la conviction et la militance. Des ouvrages comme *Le nationalisme arabe* d’Olivier Carré (1993) ou *Le postislamisme*, dirigé par Olivier Roy et diagnostiquant le glissement des mouvements politiques arabes vers un « islamo-nationalisme » à coloration locale (1999), ne font pas partie des références de Dyab Abou Jahjah. Il qualifierait d’ailleurs probablement ces chercheurs français de « pseudo-experts » occidentaux, lui-même préférant se pencher sur de vrais penseurs arabes⁵. Sans doute l’essence de l’intellectuel est-elle, selon Abou Jahjah, comprise comme la capacité de jongler avec Hegel et Marx et à rechercher une dialectique au service de la cause défendue. Quelques références islamiques sont ajoutées comme condiments, histoire de coller à son époque.

DE LA « GRANDEUR » DE HAFEZ EL ASSAD

Si cela fait des lustres que vous cherchez la clef, le décodeur, qui vous permettront enfin de comprendre ce qui a bien pu arriver au Moyen-Orient et dans le Golfe entre 1989 et 2004, précipitez-vous sur la page cent-vingt du livre de Dyab Abou Jahjah. Il a tout compris! Un peu à la manière de ce chauffeur de taxi qui un jour, entre Saïda et Beyrouth, à coup de révélations sur les grands hommes, les grandes organisations et les grands lobbys, m’a donné une leçon de sciences politiques. Pour Dyab Abou Jahjah, un grand homme, c’est Hafez El Assad: « À l’époque de la première guerre du Golfe, j’avais mis un terme à mon affiliation au Baas [...] Je n’approuvais pas le ralliement de la Syrie à la coalition internationale qui allait attaquer l’Irak [...] Mais je comprendrai plus tard que la Syrie avait raison et à quel point Hafez El Assad était un grand stratège. En choisissant la bonne alliance, la Syrie réussit en effet à limiter l’intervention américaine à la libération du Koweït. Les Français avaient suivi la même stratégie. Ils avaient participé à la guerre aux côtés des alliés afin de limiter la marge de manœuvre des États-Unis. En plus, la participation de la Syrie

⁵ Dans l’interview accordée à *Soemoed*, Dyab Abou Jahjah admet qu’afin d’obtenir de bons résultats à un travail sur la création d’Israël dans le cadre de ses études à l’U.C.L., il s’est sciemment contenté d’un recours exclusif aux nouveaux historiens israéliens comme sources bibliographiques. À son avis, des sources arabes lui auraient valu une mauvaise cote et l’auraient exposé à une accusation de racisme. C’est sur la base de ce raisonnement paranoïaque (une conspiration occidentalosioniste contre le corpus intellectuel oriental) que Dyab Abou Jahjah réagit aujourd’hui en affirmant privilégier des sources arabes.

n'était pas gratuite. Elle recevait le Liban en échange, pouvait éliminer le général Aoun et enfin apporter la paix dans le pays. J'ai réalisé plus tard que Saddam avait commis une erreur grossière en envahissant le Koweït et que la Syrie avait adopté une attitude très sage permettant de sauver la cause nationale. »

Il ne devrait pas être nécessaire d'expliquer à quel point ce genre d'élucubrations relève tout simplement de la rumeur populaire en cours à Beyrouth, s'il ne fallait s'interroger sur le sens de la réaction de la classe politique belge à l'époque de l'affaire des patrouilles de la Ligue arabe européenne (novembre 2002). En chœur, les hommes politiques crièrent à la subversion et à l'atteinte à l'État de droit. Il eurent raison, sans aucun doute. Mais l'on se demande néanmoins encore pourquoi personne ne les avait informés, en novembre 2002, que si leurs réactions étaient nécessaires pour défendre la démocratie, elles contribuaient également à faire gonfler le ballon de baudruche. Certes, la constitution de patrouilles est une question grave en termes de droit, qui mérite une réaction appropriée. Certes, l'irresponsabilité d'Abou Jahjah renforce l'extrême droite et il faut contrer ce type de dérive. Certes, la logomachie crypto-baathiste d'Abou Jahjah transplantée à

Anvers est plus qu'inquiétante et loin d'être inoffensive. Mais toute cette affaire aurait-elle mené à la propulsion définitive d'Abou Jahjah au rang des célébrités politiques, si le caractère finalement assez banal du personnage avait été mieux connu? Elio Di Rupo fut sans doute le premier à comprendre lorsque, après la brève incarcération d'Abou Jahjah, début décembre 2002, il déclarait au journal *Le Soir*: « Lors de la libération d'Abou Jahjah, on se serait cru à Star Academy. » ●